

Verdi n'a eu que trois genres d'affections, mais celles-là il les a eues à un suprême degré, l'amour de l'art, le sentiment national, l'amitié. Vous savez à quel point il a aimé l'art, quelle lutte courageuse et acharnée il a dû soutenir pour se faire accepter de son pays d'abord, puis de la France, quand déjà les deux mondes raffolaient de sa musique, enfin combien peu de temps a duré la résolution qu'il avait prise si l'y a deux ou trois ans de ne plus écrire pour la scène lyrique, et combien mollement il résista aux instances qu'on fit auprès de lui pour le décider à nous donner un nouveau chef-d'œuvre. Ceci pour l'amour de l'art

Quant au sentiment national, il faut s'en rapporter, sur ce point, à ses compatriotes, qui ne l'ont pas nommé leur représentant au parlement italien pour ses qualités d'artiste seulement, mais parce qu'ils savaient tout ce que cet homme, à l'aspect ferme et sauvage, réunit d'amour de son pays, de vertus civiques, de sagesse, de prudence, de courage civil de bon sens et d'initiative

Si l'en était autrement, l'Italie qui foisonne de grands artistes en tout genre ne se fût pas bornée à donner le mandat de député à Verdi, elle n'eût pas fait une exception uniquement en sa faveur, et il est probable que si ces considérations ne l'eussent conseillé, le parlement italien compterait en ce moment autant d'artistes célèbres que d'avocats; ou tout au moins d'écrivains, de juriconsultes, de publicistes éminents. Non, ce n'est point l'auteur du *Trovatore* qu'on a envoyé siéger à la chambre des députés italiens, c'est Giuseppe Verdi l'homme qui a partagé toutes les facultés aimantes de son cœur entre son art et sa patrie

Verdi n'est pas orateur, mais, ce n'est point l'éloquence qui fait le député, ce n'est pas par les discours qu'on gouverne, c'est par le bon sens, par la connaissance des besoins et des intérêts du pays, par la droiture du jugement, par l'aptitude à cette grande et difficile science qu'on nomme la politique. La parole est un don inappréciable, il est vrai, mais si elle suffisait à un congrès législatif, le beau parler l'emporterait toujours sur l'homme pratique. À ce compte-là le pays serait gouverné par une douzaine d'avocats. Nous avons parlé de devise, il en est une autre que Verdi paraît avoir choisie. *Acta non verba*. Des faits, non pas des paroles

Ceci par l'amour national

Reste l'amitié — Ce sentiment-là, Verdi le comprend dans toute son étendue et dans sa plus large et plus délicate acception

Pour Verdi l'amitié c'est la confiance, c'est le dévouement, c'est la générosité. Seulement, comme toutes les natures d'élite, Verdi ne prodigue pas ce sentiment si noble en lui-même et qu'on est parvenu à faire si banal. Il est froid et réservé avec les simples connaissances, jusqu'à ce que la fréquence des relations, l'homogénéité des caractères, la communauté des idées, ou une occasion, en resserrant les liens, aient engendré l'amitié. Mais à partir de ce moment, c'est à la vie et à la mort

Aussi s'est-on fait généralement une fausse idée

du caractère de Verdi. Cela dépend du degré des relations que la personne qui le juge a avec l'artiste. En un mot, on pourrait presque dire qu'il existe deux Verdi celui de tout le monde et celui des amis

Le premier (nous ne le flattons pas) est raide farouche, brusque, renfrogné, ses ennemis — il en a comme tous les hommes supérieurs — ajoutent ours. Une invitation lui fait peu, un dîner, une réunion une soirée, sont pour lui un vrai supplice. Son épine dorsale n'est nullement élastique, tout au contraire! Il ne ferait pas cinq minutes d'antichambre, fut-ce dans un château royal, il dirait la vérité à un monarque, — celui, entre tous les hommes, qui l'entend le plus rarement. Il se méfie des lettres dont l'enveloppe porte accolés à son nom des titres ou des qualités. Il ouvre, au contraire, avec une prédilection des plus sympathiques celles où l'on ne voit que son nom tout court et son adresse. Ce sont, dit-il, des lettres d'amis ou des lettres d'affaires. Les autres lui sont adressées par des flatteurs or celui qui flatte a toujours un intérêt quelconque à flatter ils demandent d'ordinaire un service ce service ne fut-ce qu'une page d'album, c'est un quart d'heure de perdu pour l'artiste qui dans ces quinze minutes peut écrire *Lu donna è mobile*, ou esquisser le scénario d'un nouveau poème

Car, ne l'oublions pas, les poèmes que Verdi met en musique ne sont pas l'œuvre exclusivement de M. Piave, de M. Solera, ou de Canmarano. Tous ces poètes ont eu un collaborateur, dont le nom n'a pas paru sur l'affiche, — et ce collaborateur c'est le musicien lui-même. Un des biographes de Verdi a dit quelque part que le Maître agit en quelque sorte avec les librettistes comme les anciens peintres de fresques agissaient avec les ouvriers maçons qui leur préparaient le crépi. Il a eu raison. Une fois le sujet trouvé, le scénario fait, la coupe des divers morceaux décidée, Verdi se met à l'œuvre, et le livret se fait au fur et à mesure que le compositeur avance dans sa composition — Il n'impose au poète ni la forme, ni le mètre, pourquoi, d'ailleurs prendrait-il cette peine? Il se préoccupe très médiocrement des vers, lui! Il n'a en vue que la situation, c'est celle-ci qu'il étudie, c'est celle-ci qu'il suit et à laquelle il sacrifie tout, ce qui explique, nous le répétons, l'effet qu'il tire de sa musique. Le poète a mis, par exemple, quelque vers de récitatif là où le compositeur trouve nécessaire un solo. Eh bien, qu'à cela ne tienne, le récitatif sous la plume du musicien devient un solo, un air, s'il le veut. De même, si le poète a cru faire un air, un duo, un morceau *cantabile* en un mot, là où le musicien est d'avis que la situation n'exige pas ce temps d'arrêt, le duo est bien vite dialogue et s'en va *presto*, l'air perd bientôt son allure et se résigne à devenir un petit *a-tempo* ou tout simplement un récitatif. De là cette nouveauté de coupe dans les morceaux, ce mépris de la tradition, ce dédain pour les vieilles formes des vieux libretti. C'est ce qui explique cette originalité, ces hardiesses, cette